

Analyses d'ouvrages

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Candollea : journal international de botanique systématique = international journal of systematic botany**

Band (Jahr): **59 (2004)**

Heft 2

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Analyses d'ouvrages

A.-P. DE CANDOLLE (2004). *Mémoires et souvenirs (1778-1841)*. Edités par Jean-Daniel Candaux, Jean-Marc Drouin, avec le concours de Patrick Bungener et René Sigrist. Bibliothèque d'Histoire des Sciences n° 5. Georg, Genève. 591 pp. 50 Frs. ISBN: 2-8257-0832-1.

Il faut saluer comme un événement majeur pour l'histoire de la botanique cette réédition annotée des *Mémoires et souvenirs* du botaniste genevois Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841). Uniquement basée sur le manuscrit autographe déposé dans la famille Candolle, cette présente édition – qui a nécessité cinq ans de travail! – reproduit intégralement et pour la première fois la version finale telle que l'avait laissée Candolle à sa mort. Comme le fait bien remarquer la «Note éditoriale» (pp. 39-42) en préface de l'ouvrage, cette édition complète, mais ne remplace pas entièrement sa variante princeps de 1862 – épuisée! – éditée par Alphonse de Candolle, le fils d'Augustin-Pyramus. Elle l'enrichit en restituant au lecteur dans leur intégralité les nombreuses coupures opérées sur des mots ou des phrases par Candolle fils dans le manuscrit original. Ces censures relèvent de détails personnels et intimes de la vie racontés par A.-P. de Candolle, de propos critiques – acerbes ou ironiques – sur des personnalités de l'époque, et de son scepticisme exprimé à l'égard du christianisme. Alphonse avait voulu toutes ces omissions pour ne pas froisser des personnes vivant encore en 1862, et pour livrer à la postérité – peut être inconsciemment – une image de son père tel que lui-même se la représentait. Par ses retranchements volontaires, ses objectifs sensiblement différents de la présente édition et ses notes additionnelles tous issus de la main d'Alphonse, la version de 1862 constitue une œuvre en soi propre à un homme et à une époque. Par conséquent, elle apparaît vis-à-vis de cette nouvelle parution plus comme son complément que sa version obsolète, en permettant une meilleure compréhension des personnages que furent les Candolle père et fils et des rapports existant entre eux. Le présent ouvrage, comme le soulignent bien les éditeurs, doit être regardé aussi comme une première étape stimulante visant à une approche plus complète de la vie et l'œuvre d'A.-P. de Candolle, par le biais de l'édition de sa correspondance, de la plupart de ses journaux de voyage et de ses autres ouvrages restés jusqu'à ce jour complètement inédits.

Précédé d'une brillante et consistante introduction (pp. 1-35) signée par l'historien Jean-Marc Drouin résumant les grandes lignes des *Mémoires et souvenirs* et replaçant A.-P. de Candolle et son œuvre dans l'histoire de la botanique, le texte lui-même est éclairé de manière agréable par de nombreuses notes explicatives concises (quelques 1750 notes de bas de page!). Celles-ci sont relatives soit à des identifications de personnes, de lieux et de plantes, soit à des faits découlant de l'histoire générale ou de l'histoire des sciences relatés dans le texte. Les éditeurs ont tenu aussi dans leurs notes à signaler la localisation actuelle d'écrits restés manuscrits d'Augustin-Pyramus, et à comptabiliser, pour les correspondances importantes, le nombre de lettres reçues par Candolle de ses épistoliers et déposées aux Conservatoire et Jardin botaniques de Genève ou dans la famille Candolle (Archives de Candolle). On remarquera en fin d'ouvrage l'abondante bibliographie chronologique de ses publications (pp. 551-579) qui améliore grandement, par son exhaustivité, celle que nous avait laissée John Briquet dans sa fameuse *Biographies des botanistes à Genève*. Si l'on y déplore certains oublis (telle la lettre adressée à Henry Stephens publiée dans le *Quarterly Journal of Agriculture* vers 1835 et mentionnée en p. 446 des *Mémoires*), on se félicitera de voir en revanche chacune des publications candolléennes incluse à l'aide d'une référence (mise entre crochets) dans le texte des *Mémoires* à l'endroit même où Candolle en parle. On appréciera encore – malgré quelques erreurs – la table en appendice (pp. 581-591) donnant les noms de personnes et leurs pages correspondantes dans le texte, mais on regrettera l'absence d'un index des matières et des thématiques présentes dans les *Mémoires*. Cet index – même imparfait – aurait été d'une précieuse aide, non pour le simple lecteur, mais pour le chercheur, tant cette autobiographie de Candolle recèle d'informations et de matériaux servant à l'histoire des sciences (botanique, agriculture), à l'histoire des idées (croyance religieuse, idées politiques, anthropologie raciale), aussi bien qu'à l'histoire sociale des sciences (rapports entretenus entre activité scientifique, vie sociale et personnelle) et celle des pratiques scientifiques et de la constitution des savoirs.

Pour quiconque veut comprendre l'homme que fut Augustin-Pyramus de Candolle et son œuvre, la lecture de son autobiographie est indispensable. Comme le souligne Jean-Marc Drouin dans son introduction, la production candolléenne constitue un monument, aussi bien par le bouleversement qu'elle amène dans l'histoire de la botanique (triomphe de la classification naturelle, émergence de la géographie des plantes) que par son ampleur. «Pour s'y orienter, résume bien Drouin,

la lecture des *Mémoires et souvenirs* offre quelques clés, en même temps qu'elle en restitue l'élaboration, de manière reconstruite certes mais infiniment vivante, tant la passion du savoir s'y mêle au goût de la vie» (p. 31). La genèse et les lignes de force de la pensée de Candolle apparaissent en lumière à la lecture de son autobiographie, et permettent de mieux saisir le sens, la portée et l'importance de ses écrits.

Découpée en six parties chronologiques (intitulées 'Livres') voulues par Candolle, l'autobiographie débute par le *Livre premier* qui nous relate ses années de jeunesse et de formation à Genève jusqu'à l'hiver 1797. On y voit ainsi l'influence décisive des savants genevois d'alors – Jean Senebier, Charles Bonnet et Jean-Pierre-Etienne Vaucher – sur ses premiers travaux botaniques entièrement voués à l'étude de la «physique végétale», soit relatifs, en d'autres mots, à l'anatomie et la physiologie végétale. A Genève, en cette fin du XVIII^e siècle, la recherche et l'enseignement dans les sciences végétales traitent principalement de «physique des plantes» au dépend d'études ayant purement trait à la botanique. Cette insatisfaction de n'apprendre à l'Académie que le noms des parties végétales sans recevoir aucune formation sur les systèmes de classification et l'annexion de Genève à la France le pousse à monter à Paris faire carrière dès 1798. Là-bas, confie-t-il, il pourra étudier la médecine tout en se formant à la botanique, et se donner ainsi une double chance professionnelle: soit de faire une carrière dans les sciences naturelles s'il y parvient, soit de vivre de la médecine s'il ne réussit pas à se faire un nom dans le domaine de l'histoire naturelle.

Le *Livre second* relate son séjour dans la capitale française de 1798 à 1808. Candolle raconte avec ferveur comment l'environnement intellectuel parisien issu des naturalistes du Jardin des Plantes et du Muséum lui permette de développer d'exceptionnels talents de botaniste. Surnommé par ses pairs de «jeune homme à l'arrosoir» (p. 105) parce qu'il reste des heures durant assis sur un arrosoir en prenant des notes botaniques, il énumère les multiples relations qu'il s'est créées et les nombreuses commandes publiques et privées qui seront déterminantes pour la suite de sa carrière. Ses rencontres avec René Desfontaines, professeur de botanique au Muséum, et Jose-Francisco Correia da Serra, botaniste, historien et diplomate portugais, joueront ainsi un rôle important sur ses réflexions taxinomiques et ses idées sur la classification «naturelle» reflétant les similitudes et les différences présentes entre organismes végétaux sur la base de leurs caractéristiques externes et internes. Les commandes des textes qui accompagnent les planches de l'*Histoire des plantes grasses* de Pierre Joseph Redouté en 1799 et la réécriture de la *Flore française* de Jean-Baptiste de Lamarck, dont il réforme le plan et la méthode de groupement des espèces pour en faire une classification plus «naturelle», seront décisives pour sa renommée. Celle-ci lui permet, pour le compte du ministre de l'intérieur Champagny qui cherche à obtenir une statistique des ressources végétales du territoire de l'Empire, d'entreprendre une exploration systématique d'une nation allant de Hambourg à Rome en passant par Bruxelles et Genève. Ces voyages seront importants, puisqu'ils lui donneront l'occasion de développer ses réflexions sur la distribution des plantes selon les facteurs climatiques, ce qui donnera bientôt naissance à la géographie botanique.

Le *Livre troisième* rapporte son séjour à Montpellier (1808-1816) où il accepte un poste de professeur de botanique à l'Ecole de médecine et la direction du Jardin des plantes de cette ville. Son séjour là-bas, confie-t-il, est loin d'avoir eu des «conséquences fâcheuses pour [son] développement intellectuel» (p. 267). A Paris, comme «jeune savant», écrit-il, «on est trop facilement entraîné à s'occuper d'objets très divers à l'occasion des travaux des autres pour pouvoir suivre sa propre impulsion, au moins pour la suivre complètement. On y est trop excité à lire des mémoires dans les sociétés savantes ou à les publier dans les journaux pour se donner toujours le temps de les achever en entier. On y est trop entouré de gens qui sollicitent ou qui obtiennent des récompenses pour ne pas se laisser entraîner à la fièvre des places; [...] On y vise davantage à faire des travaux qui ne prêtent pas le flanc à la critique que ceux qui tendent à embrasser les questions vraiment ardues de la science» (p. 268). C'est à Montpellier ainsi qu'il peut entamer une réflexion en profondeur sur les principes théoriques qui régissent la classification botanique et qui débouchera sur sa *Théorie élémentaire de la botanique* en 1813. C'est encore dans la capitale languedocienne qu'il entreprend son *Systema naturale*, audacieuse entreprise visant à «une énumération générale des végétaux du monde» et qui deviendra rapidement «la base de toute la partie la plus importante de [sa] vie» (p. 281). C'est enfin là-bas qu'il classe et décrit les exceptionnels dessins coloriés de José Mariano Mociño représentant les végétaux du Mexique, qu'il fera recopier et relier sous le nom de *Flore du Mexique* à Genève quelques années plus tard, et qui restera sous la désignation de *Flore des dames de Genève*.

La chute du Premier Empire en 1815 motive son retour à Genève et introduit le *Livre quatrième*, dans lequel il raconte ses années de professorat à l'Académie et son engagement actif dans la vie publique, politique, scientifique et mondaine genevoise. On le voit ainsi fonder plusieurs institutions importantes de Genève, telles que la Société de Lecture, la Classe d'Agriculture à la Société des Arts ou encore le Jardin botanique. On apprend que ce dernier, institué lors de l'hiver 1817-1818, est motivé par la nécessité de faire face à la disette qui sévit dans la ville en donnant du travail aux pauvres et disposer d'un lieu de culture pour un grand nombre de variétés de légumes. Ses fonctions comme professeur en histoire naturelle à l'Académie l'amène à commenter l'enseignement qu'il donne en botanique et en zoologie. On voit ainsi défiler dans plusieurs pages nombre de ses étudiants, dont certains sont issus d'un haut rang social, tel le prince Frédéric VII de Danemark, le demi-frère de la reine Victoria, et le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, tandis que d'autres seront amenés à embrasser de belles carrières scientifiques, tel le chimiste Jean-Baptiste Dumas, ou le botaniste Seringe, directeur du Jardin botanique de Lyon, etc. On y perçoit aussi son goût pour la pédagogie, son souci qu'il a d'être bien compris de ses

élèves et la qualité des relations qu'il entretient avec eux. «Ma plus grande méthode de discipline, rapporte-t-il dans ce petit morceau d'anthologie, était que lorsque j'entendais ou voyais quelque marque d'inattention dans l'auditoire, je me tournais de ce côté tout en continuant à parler et je regardais fixement ceux qui ne me paraissaient disposés à l'étourderie. Mon regard faisait sur eux l'effet qu'on dit exercé par les boas sur les oiseaux et ils se taisaient et je n'ai jamais eu besoin d'autre chose» (p. 378). Les *Mémoires* nous dépeignent encore Candolle recevant chez lui quantité de naturalistes à qui il fait visiter son herbier dans un souci pédagogique, «puisqu'il est nécessaire pour s'instruire de pouvoir observer ou expérimenter par soi-même [...] dans des collections considérables» (p. 392). Au travers de tous ses contacts internationaux, il remarque d'ailleurs très lucidement comment Genève de «par sa position au centre des parties les plus civilisées de l'Europe est une des villes qui offre le plus d'occasions de voir des étrangers», dont la communauté «ranime et varie la conversation d'une ville assez petite et [...] assez sociable pour que tout le monde s'y connaisse, mais par cela même un peu monotone» (p. 454). Signalons enfin deux paragraphes inédits qui avaient été supprimés de cette partie par Alphonse en 1862, et qui ravira à coup sûr les botanistes et historiens professionnels. Le premier est relatif à la constitution détaillée de son herbier (pp. 498-504) qui sera la base de son *Prodromus*, et le second décrit le contenu de sa bibliothèque botanique (pp. 504-506), qu'il voit comme «un accompagnement obligé d'un herbier et un outil nécessaire pour quiconque veut travailler» (p. 504).

Le *Livre cinquième* décrit les dernières années de sa vie, partant de sa démission de l'Académie en 1835 jusqu'à sa mort en 1841. Candolle y parle de sa maladie, la goutte, ainsi que d'autres maux dus à la vieillesse qui l'ont contraint à démissionner de ses fonctions universitaires. Il nous relate aussi son désespoir de ne pouvoir achever l'œuvre à laquelle il tient tant, le *Prodromus*, forme abrégée du *Systema naturale*, dont il s'est rapidement rendu compte de la démesure et de l'impossibilité de réalisation dès 1821. Dans les moments où sa santé se rétablit, frénétique, il se livre à une comptabilité ahurissante du nombre de taxons qu'il croit avoir nouvellement décrits (6002 espèces et 470 genres) et qu'il tient comme un record inégalé par aucun botaniste, pour se persuader que sa «carrière n'a pas été sans utilité» (p. 526). Candolle était-il donc narcissique, ce que laisserait penser sa motivation à transmettre à la postérité un écrit autobiographique? La réponse n'est pas si simple, car, comme le relève Evelyne Rogue dans *L'autobiographie: entre désir d'exister et désir d'éternité* (in *Horizons philosophiques* n° 10, 1999), il y a en premier lieu dans toute autobiographie au travers du «je» de son auteur-narrateur, un «espoir d'exister par et pour un autre être que soi en deçà et au-delà de tout néant».

Le *Livre sixième* comporte juste un titre «Mon portrait, soit jugement sur moi-même. Conclusions. Généralités» suivie d'une page blanche. Une note un peu abrupte des éditeurs nous confirme que ce dernier 'Livre' n'a jamais été rédigé et ne figure dans le manuscrit que par son titre. Simple notice informative? Ou volonté inavouée des éditeurs à nous faire imaginer, par leurs précisions, Candolle trépassant à la rédaction de ses dernières lignes, tel le poète Joachim du Bellay qui rendit l'âme en rédigeant ses ultimes vers? Dans tous les cas, l'ouvrage mérite sa place dans chaque bonne bibliothèque qui se respecte...

P. BUNGENER

B. DAYRAT (2003). *Les botanistes et la flore de France: trois siècles de découvertes*. Museum national d'Histoire naturelle, Paris. ISBN: 2-85653-548-8.

Il faut d'emblée saluer la collection «Archives» du Museum national d'Histoire naturelle de Paris qui, avec ce cinquième ouvrage, poursuit son œuvre de restitution et de revitalisation de la botanique française. Assez étonnamment, cet ouvrage sur les botanistes de la flore de France n'est pas dû, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ni à un botaniste, ni à un vénéré professeur à la retraite, mais à un jeune malacologiste, qui, il est vrai, est également un spécialiste de l'histoire de la systématique. Ceci explique sans doute certaines critiques que les botanistes pourraient faire à ce travail.

Cet ouvrage est une somme d'informations avec ses 690 pages et répond fort bien à ce que l'auteur cherchait d'emblée, à savoir «qui sont ces 'DC', 'l'Hérit.', 'Luizet' ou 'Guérin' que l'on trouve à la suite des noms d'espèces de plantes» (p. 589). L'auteur étant, comme on l'a vu, historien avant d'être botaniste, son premier souci est d'ordre biographique, car «c'est au travers des individus que l'histoire de la découverte de la flore de France a été racontée» et que «l'homme a été autant recherché que le savant» (p. 589). La tâche étant immense si l'on veut évoquer tous les descripteurs, ne serait-ce que ceux de la flore de France (un millier selon l'auteur), le choix a été méticuleusement et scientifiquement établi selon sept critères précis (en gras).

Auteurs **postlinnéens**, auteurs d'**espèces** (en excluant donc les taxons infrasécifiques) **indigènes** de la flore de France, considérées comme **valides** aujourd'hui (il faut comprendre ici reconnus par les pairs et non «validement» publiés) et **premiers auteurs** (il faut comprendre ici que les auteurs de combinaisons ont été écartés), **français ou étrangers ayant résidé en France**, ayant nommé des espèces de **phanérogames et de ptéridophytes**. La liste des espèces et donc le choix de la «validation» est basé sur la *Flora Europaea* (1963-1980) et sur l'index de KERGUÉLEN (1997).

Ces auteurs, finalement au nombre de 102, ne sont heureusement pas donnés dans un ordre alphabétique à la façon d'un dictionnaire, mais en quatre périodes distinctes et par ordre chronologique de la date de naissance des auteurs considérés.

Ces quatre périodes, qui font suite à l'époque prélinnéenne exposée dans une «Introduction générale», sont les suivantes:

- «La transition linnéenne (1753-1760)» avec 8 biographies présentées;
- «L'âge d'or» (1760-1850) avec 53 biographies;
- «Vers les grandes flores (1850-1920)» avec 31 biographies;
- «La systématique fine (1920 à nos jours)» avec 10 biographies.

Ces périodes sont commentées par une brève introduction qui les place dans un contexte historico- et scientifico-politique en mettant en évidence les grands noms et les tendances essentielles de la période, notamment le débat entre le système linnéen et la «méthode naturelle», l'émergence des amateurs et des sociétés d'échanges, l'avènement de la phytosociologie et de la génétique.

Les biographies sont de taille très variable selon l'importance du personnage et les données disponibles, d'une demi-page pour Hippolyte Hanry et Ulysse Darrack par exemple, à 25 pages pour Augustin Pyramus de Candolle. La vie du personnage, les fonctions qu'il occupe, les relations qu'il entretient, ses oeuvres essentielles sont citées de même que l'une ou l'autre des plantes qu'il a décrites dans le cadre de la flore de France. Le tout est accompagné systématiquement d'une bibliographie des éléments de biographies.

On comprendra que l'ouvrage de Dayrat se consulte comme un dictionnaire, mais se lit également linéairement. Les informations ne sont certes pas originales puisqu'elles sont généralement reprises de biographies publiées çà et là, mais rassemblées ainsi, elle donne une grande valeur à cet ouvrage dans le cadre de la flore de France. Pour chaque biographie, on trouvera généralement suffisamment d'informations pour satisfaire sa curiosité du personnage. Les présentations sont toutefois hétérogènes, parfois excellentes comme celles très complètes sur Candolle ou sur Litardière, d'autres moins, comme celle sur Requier qui regorge de détails n'ayant rien à voir avec la botanique, au détriment peut-être des aspects scientifiques, ou encore celle de Chassagne qui est composée pour les $\frac{2}{3}$ de la liste exhaustive de tous les botanistes ayant herborisé en Auvergne et reprise de son *Inventaire analytique de la flore d'Auvergne*.

Ce dernier exemple comme celui sur Legrand, dont la moitié du texte est la suite des noms des «botanistes et récolteurs de plantes locaux qui ont contribué à l'avancement de la flore du Berry» (p. 489), est symptomatique du fait que l'auteur est historien avant d'être botaniste et qu'il se complait parfois dans des listes indigestes de noms de personnages (toujours accompagnés des dates de naissances et de mort, ainsi que de la fonction principale, même si c'est la dixième fois que cette personne est citée!). On apprend ainsi parfois presque davantage sur qui sont les pairs que tel scientifique a côtoyés, que ce qu'il a réellement fait comme botaniste. Dans le même esprit quasi obsessionnel de citer des noms, chacune des présentations des quatre périodes est accompagnée d'une liste des pays européens avec (presque) tous les grands noms de leurs botanistes. On eut préféré une liste moins indigeste, mais commentée par les relations botaniques entre ces pays et la France, voire uniquement (mais avec quelques précisions) de ceux qui ont leur nom accroché à l'une des espèces de la flore de France. Cette tendance se retrouve dans la conclusion où l'auteur rêve de prendre en considération tous les botanistes et récolteurs, et dans les notes infrapaginales extrêmement nombreuses où il ajoute des notes biographiques sur tel et tel auteur cité. L'index des auteurs indique d'ailleurs quelques 1700 noms cités!

On apprend au travers des biographies une foule d'informations, comme le fait que Gouan soit le premier botaniste français à adopter la nomenclature linnéenne, ou la naissance de la Société Botanique de France ou celle de la Société Dauphinoise pour l'Echange des Plantes.

En lisant la biographie de ses nombreux auteurs, on ne peut être qu'étonné des similitudes et des différences extraordinaires entre ces auteurs. Similitude dans leur passion, leurs herborisations incessantes, mais aussi par le fait qu'une grande partie d'entre eux ne sont avant tout d'abord que des «amateurs», puisqu'ils sont d'abord pharmacien, médecin, abbé ou militaire. Leurs différences s'expriment par leur milieu social, les péripéties de leur vie, leur puissance de travail, leur génie. On ne peut qu'être admiratif devant les connaissances multidisciplinaires et le parcours cahotant de certains d'entre eux comme Dumont d'Urville ou Pomel parmi d'autres, devant la force de travail et le génie d'un Candolle ou d'un Lamarck, alors que d'autres auteurs ont eu des vies relativement banales sans réellement quitter leur région, comme Jeanbernat ou encore Soyer-Willemein, qui n'a apparemment jamais été en Algérie malgré sa *Monographie des Silènes de l'Algérie*. Certains touchent à de vastes flores à travers le monde, d'autres sont plutôt monomaniaques, comme Arvet-Touvet qui ne s'intéresse qu'aux *Hieracium* ou encore Müller et Genevier qui consacrent leurs vies aux *Rubus*.

En tant que botaniste on regrette en revanche l'absence, dans chacune des biographies, d'informations fort utiles comme le lieu de dépôt de l'herbier ou les espèces éponymes. Globalement on regrette également que l'auteur n'ait pas profité de sa mine d'informations pour donner une vue synthétique et chronologique de l'histoire de la flore de France, en

citant par exemple toutes les flores de France successives (dont presque tous les auteurs comme Lamark, Candolle, Loiseleur-Deslongchamp, Godron, Grenier, Rouy, Coste, Vilmorin, ont leur biographie, à l'exception notable de Fournier, auteur des *quatre flores de France*), ainsi que la naissance des grandes sociétés botaniques ou d'échange de plantes (Soc. Bot. France, Soc. Rochelaise, Dauphinoise, etc.). Cela aurait posé des jalons et nous aurait guidé dans la foison des auteurs cités.

Par ailleurs, on constate ça et là quelques bizarreries grammaticales ou des mots manifestement manquants dans le texte, des noms estropiés (Cagno au lieu de Cagna en Corse) ou encore quelques incongruités comme lorsque l'on lit pour A.-P. de Candolle qu'«aucune biographie n'est à ce jour disponible» (p. 260), alors que plusieurs sont données dans la bibliographie. Il est également étrange de constater, en comparant la «Liste des espèces valides par auteur» donnée à la fin et comportant 104 noms, avec celle des biographies (102), que deux auteurs n'ont curieusement pas eu droit à une biographie même courte: il s'agit de MM. Bernard et Philippe. De même on s'étonnera que sur la base d'*Artemisia molinieri* Quézel, Barbero et Loisel, seuls Quézel et Loisel ont droit à leur biographie. On regrette aussi que des auteurs plus récents comme Gamisans, et certainement d'autres, n'aient pas leur biographie. Les raisons sont obscures, car Dayrat affirme avoir notamment pris comme référence l'*Index synonymique* de Kerguélen datant de 1997 (p. 25 de l'avant-propos), puis avoir «artificiellement et volontairement arrêt[é] [la quatrième partie] en 1980» (p. 549). Or plusieurs espèces comme *Seseli djianae* Gamisans (1977), *Adenostyles briquetii* Gamisans (1973), *Erigeron paolii* Gamisans (1977), *Senecio rosinae* Gamisans (1977) sont reconnues dans l'index précité. Il eut été plus sage soit de renoncer aux auteurs encore vivants (pratique courante), soit d'inclure tous les auteurs de la référence «Flore de France» choisie (KERGUÉLEN, 1997). Les inclure aurait montré que, malgré le peu de cas fait en France par les autorités politico-scientifiques à la recherche floristique et aux herbiers, certains botanistes poursuivent, contre vent et marée et souvent en dehors de leurs tâches officielles, leurs herborisations et découvrent encore de nouvelles espèces.

Dans un esprit de «mise en valeur» des auteurs de la «science aimable», devenue «botanique», puis «science de la vie végétale» ou «science de la biodiversité végétale» et malgré les quelques critiques émises plus haut, je ne puis que saluer cet ouvrage et le recommander car il redonne, en France, quelques lettres de noblesse à cette science qu'est la botanique systématique, mettant en valeur la passion, l'énergie, le temps, le sens de l'observation, le génie parfois et souvent l'audace, qu'il a fallu à ces générations de botanistes pour découvrir et décrire la richesse et la beauté de nos flores. On approche aussi avec plaisir l'humanité derrière le nom des plantes parfois considéré comme stérile ou rebutant.

Bref, un ouvrage à garder à portée de main et à consulter lorsque l'on croise entre autres *Isoetes duriei* ou *I. boryana*, *Lepidium villarsii*, *Rubus genevieri*, *Androsace chaixii*, *Rhinanthus songeonii*, *Senecio balbisanus* ou *Artemisia verlotiorum*, et dont je conseille par ailleurs de lire la conclusion tout de suite après l'avant-propos, car il éclaire bien le propos choisi par l'auteur.

D. JEANMONOD

